DE PROFUNDIS

Nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs une pièce de vers d'un poète français, peu connu parmi nous, M. Déroutède. Nous avons formé le projet de donner de temps à autre des extraits des poètes contemporains. Dans les vers qui suivent, M. Déroutède blague les marseillais en feignant de croire qu'ils n'ont pas voulu se battre pendant la guerre franco-prussienne.

Tu l'as bien connu ? C'était un grand diable,
Leste comme un cerf et fort comme un bœuf ;
Le causeur d'ailleurs le plus agréable. . . .
Il briaait un sou, comme on casse un œuf.

Il vous soulevait un poids fantastique,
Et puis, tout ainsi que s'il n'eût rien eu
Il allait, venait, comme un vrai moustique. . . .
C'était un gaillard ! Tu l'as bien connu

Ce n'était pas lui qui voulait la guerre,
Et je puis jurer qu'il a voté non ;
Mais, quand il a vu qu'il fallait la faire,
Il a dit : « Eh bien, qu'ils la fassent donc ! »

Que si quelqu'un eut la sottise extrême
D'aller au combat avant d'être instruit,
De prendre un fusil sans voir son système,
Tu l'as bien connu ? ce n'était pas lui.

Les Français de France ont la tête prompte ;
Mais lui de Marseille est homme de poids,
Il sait qu'on ne meurt jamais qu'une fois,
Et que cette fois vaut bien qu'on la compte.

« D'ailleurs, disait-il, de plus ou de moins
« Qu'est-ce qu'un soldat, dans l'armée immense,
« Dans tous les duels il faut des témoins,
« Nous serons témoins des Français de France.

« Nous ne demandons qu'à les applaudir,
« Nous sommes encor meilleurs que sévères,
« Un peu de victoire est bon aux affaires,
« Et puis triompher fait toujours plaisir.

« Maintenant s'ils n'ont ni force ni chance,
« Si ces gens du Nord se font battre exprès :
« Eh bien ! mais alors reste la Provence !
« Qu'on y vienne un peu, nous serons tout prêts ! »

Effectivement, tout prêt à combattre,
Faisant l'exercice, ayant deux fusils,
Parlant comme trois, criant comme quatre ;
C'était un troupière des plus réussis.

Et quand il apprit qu'aux champs de l'Alsace,
Le dieu des combats nous abandonnait,
S'il n'eût écouté que sa folle audace,
Il allait partir, mais il se tenait.

« Plus tard, disait-il, je crois que la France
« Sera trop heureuse en me retrouvant ;
« Montrons-nous de loin, comme l'Espérance,
« Et, pour rester fort, gardons-nous vivant. »

Et voilà qu'un soir, au sortir de table,
Cet excellent bon avait bien dîné ;
Un farceur, pour qui rien n'est respectable,
S'avance tout brusque et lui dit au né :

Qu'on voit au lointain un bateau qui bouge ;
Qu'on le croit prussien, qu'il vient vers le port.
Le pauvre garçon est pris d'un transport :
De blanc qu'il était il en devient rouge,
De rouge violet, et de violet. . . . mort !

P. DÉROUTÈDE.

ANNE DU VALMOËT

PAR
M. MARYAN.

XIII
(Suite.)

Beaucoup de déboires l'attendaient dans cette union : la résistance et l'inimitié enfantine de sa belle petite-fille, des dé sastres financiers qui réduisirent son mari à une pauvreté absolue, enfin, une maladie incurable qui enchaîna sa jeunesse au chevet de M. du Valmoët. Si elle l'eût aimé, elle eût encore trouvé des compensations en face de ces épreuves ; mais Laurence était positive et froide, et, élevée à la rude école de la pauvreté, elle était venue avec elle-même de n'avoir jamais de roman. Elle avait fait un mariage de raison et d'intérêt ; toutes ses espérances s'écroulaient, sa vie devenait difficile, pénible, et, l'incurie de son mari en étant presque uniquement la cause, ce n'était pas là une raison de l'aimer. Cependant, bien que l'héroïsme fût tout à fait étranger à sa nature un peu étroite, elle le soigna consciencieusement. Il y avait en elle, à défaut d'une grande générosité et d'un sentiment religieux très vif, un fonds de patience naturelle, une disposition native à se plier à la nécessité. Toute lutte, fût-ce avec elle-même, lui répugnait, et quoiqu'elle sentit avec amertume les dé sappointements qu'elle avait éprouvés, elle n'en fit point souffrir son mari. Si celui-ci ne trouva pas en elle cette tendresse ardente et forte qui se prodigue avec joie, il reçut des soins patients, et le charme de sa personne et de ses manières l'enivra jusqu'au bout.

Elle avait près de trente ans lorsqu'il mourut. Sa fraîcheur

s'était usée dans les longues veilles, mais elle avait revêtu des grâces nouvelles et avait acquies une certaine expérience de la vie, avec la conscience du pouvoir qu'elle possédait, ce pouvoir assez pénétrant, assez étrange pour tenir lieu d'une brillante intelligence et d'un cœur chaleureux. Qu'allait-elle devenir ? Elle chercha à quels liens elle pouvait rattacher sa vie, et se demanda quelles perspectives pouvaient s'ouvrir à ses yeux. La pensée de madame Humbert lui revint ; celle-ci était riche, sans enfants ; pourquoi n'irait-elle pas lui offrir ses soins, avec l'espoir très ferme et très plausible d'en recevoir la récompense ? Elle arriva à Blois sans s'être annoncée, comptant, non sans raison, sur la réduction de ses manières ; elle fut bien accueillie, on lui demanda d'habiter un coin de la grande maison, et ses talents de garde-malade furent bientôt hautement appréciés.

Cependant, sa vie était étroite : soit fierté, soit habileté, elle ne révéla jamais à sa cousine la gêne où elle se trouvait. Quand M. de Douhaut lui annonça la mort de sa femme, ajoutant qu'Anne possédait désormais une modeste fortune, elle songea tout d'abord que la présence de la jeune fille allégerait sa situation, et crut voir dans la lettre de M. de Douhaut le désir qu'elle lui ôtât le souci de sa pupille. Ceci était vrai : pour garder Anne, il eût fallu qu'il introduisit dans sa maison des éléments nouveaux et d'autres habitudes. Madame du Valmoët n'avait, elle, aucune répugnance à recevoir la fille de son mari. La rancune était étrangère à sa nature, elle ne lui en voulait point de son abandon, et se fit à son pouvoir de séduction pour se faire aimer d'elle. . . . D'ailleurs, elle songeait à l'avenir. . . . Madame Humbert ne pouvait vivre toujours ; elle avait montré à sa nièce un testament par lequel elle lui léguait les deux tiers de sa fortune. . . . Laurence irait demeurer à Paris ; la présence de sa belle-fille lui servirait de prétexte pour voir du monde, elle satisfaisait ses goûts sous le voile agréable du dévouement. . . .

Les pensées s'arrêtaient-elles là ? . . . Elle s'était jadis résolue, nous l'avons dit, à ne point avoir de roman. Elle n'était pas d'un naturel faible et tendre, et, ayant plutôt besoin d'admiration que de protection, elle n'avait pas tout d'abord songé aux secondes noces, l'indépendance et la fortune devant être son partage. Cependant, son cœur avait parlé. . . . Depuis quelques semaines, un sentiment inconnu, né d'un agréable souvenir, et mêlé de tendresse et de jalousie, l'entraînait vers le brillant poète que sa belle-fille semblait captiver.

Elle s'étonnait elle-même de ce regain de jeunesse, et son amour était d'ailleurs dépourvu d'illusions. Elle savait que, même avec sa nature positive, elle aurait à souffrir si elle épousait Jean de Prévèlle, et que l'agitation morale du poète détruirait sa quiétude ; elle savait qu'elle devrait se consacrer à lui, s'appliquer à l'apaiser, à relever ses esprits, et elle qui jusqu'alors, il faut bien le dire, ne s'était dévouée que par nécessité ou par intérêt, elle acceptait ce rôle, sûre qu'elle était de pouvoir le remplir.

—Est-ce bien moi qui pense ainsi ? se demandait-elle, rêveuse. Est-il vrai que toute femme puisse, à un moment de son existence, voir se transformer par un sentiment très vif toutes ses anciennes aspirations ?

Mais un obstacle se dressait devant elle : la jeunesse d'Anne et son enthousiasme semblaient, cette fois, avoir raison des charmes de la femme mûrie et expérimentée. Ah ! si madame Humbert n'était pas là, exigeant des soins continuels, on partirait, pour effacer de l'esprit du poète cette image printanière qui ne pouvait être qu'un caprice ! On donnerait à Georges le temps de faire connaître son livre, et alors, Anne ne sentirait-elle pas son cœur touché et conquis pour une affection si fidèle, si héroïquement persévérante ?

Laurence fut interrompue dans ses pensées par un coup léger frappé à la porte, et Manette entra pour l'avertir que madame de Saint-Pierre la demandait.

La malade dormait toujours ; la jeune femme sortit sans bruit de la chambre, et, remontant chez elle, trouva sa vieille amie qui l'attendait, joyeuse et impatiente.

—Arrivez donc, ma chère ! J'ai à vous demander un renseignement au sujet duquel vous voudrez bien garder un secret absolu. . . . Il se pourrait qu'un mariage en résultât. . . .

Madame du Valmoët réprima un sourire involontaire ; sa visiteuse était une de ces femmes dont l'occupation favorite consiste à faire des mariages. Ce qu'elle avait associé d'existences était impossible à énumérer ; toute fille plus ou moins mûre, tout célibataire ou tout veuf quelque peu las de solitude lui semblait une proie due à son habileté. Un peu plus de réflexion l'eût sans doute rendue moins empressée et plus circonspecte ; peut-être aussi certaines visions de ménages jadis unis par elle, aujourd'hui troublés par des divergences de caractère absolues, eussent-elles dû troubler son repos. Mais elle ne voyait pas si loin, et sa manie cherchait sans cesse à s'exercer.

—Je me suis chargée, reprit-elle mystérieusement, de découvrir quelle est la dot d'une certaine jeune fille. . . . On m'avait recommandé de ne point m'adresser à vous ; mais comment obtenir des renseignements précis ? . . . Bref, j'aime la ligne droite, et, me fiant à votre discrétion, je viens vous demander ce que possède votre belle-fille.

Le cœur de madame du Valmoët se mit à battre : — la famille de Saint-Pierre était une de celles qui recevaient le plus fréquemment M. de Prévèlle. Elle essaya de sourire, et répondit avec autant de calme qu'il lui fut possible :

—Anne possède environ 160,000 francs.
—Et l'avenir—les espérances, pour employer le mot odieux de la nouvelle génération ?
—Je n'en puis garantir.

—Mais M. de Douhaut ne lui laissera-t-il pas quelque fortune ?

—M. de Douhaut n'est pas âgé ; il peut se remarier, et, d'ailleurs, il a des parents. C'est avec son approbation que sa femme a légué à Anne une somme capable d'assurer son avenir, et il peut à juste titre, ce me semble, se croire dégagé à ce sujet de tous ses devoirs de tuteur.

—Et Anne n'a-t-elle pas de droits à l'héritage de madame Humbert ?

—Non, répondit un peu sèchement Laurence, elle n'a aucune parenté avec madame Humbert.

—Alors, 160,000 francs dans le présent et dans l'avenir, c'est bien tout ?

—Je ne puis, du moins, garantir davantage.

Madame de Saint-Pierre secoua la tête.

—C'est peu, dit-elle, d'autant que la chère petite a été élevée dans une maison où régnait un grand luxe. . . . J'ai cru remarquer qu'elle n'est guère industrielle. . . .

—Toute femme peut le devenir sous l'empire de la nécessité.

—Oui, oui, mais un mari n'aime pas à payer les frais d'apprentissage. . . . On dit qu'elle lit et écrit beaucoup. . . . Si

vous l'approuvez, je n'ai rien à dire ; de mon temps, toutefois, les doigts d'une jeune fille avaient plus de piqûres d'aiguille que de taches d'encre, et ce n'en était pas plus mal. . . . Votre belle-fille n'est pas de ces femmes dont on peut dire qu'elles tiennent leur dot dans leurs mains.

Madame du Valmoët se serait reproché de dire un mot qui ne fût point à l'avantage d'Anne ; cependant, elle ne releva pas les paroles de madame de Saint-Pierre, et ressentit un certain plaisir en constatant l'exactitude. En effet, Alix, élevée au sein de la fortune, avait essayé de donner à sa pupille des habitudes laborieuses, mais n'avait pu en faire un type de ménagère tel qu'en réalisent en province certaines femmes riches, qui croiraient manquer à tous leurs devoirs en ne faisant point elles-mêmes leurs confitures et les grands nettoyages trimestriels de leur maison. Madame de Saint-Pierre était avec affection ses habitudes actives, et n'aurait pu concevoir qu'un ménage marchât sans une direction bruyante et apparente, de même qu'elle jugeait frivole une femme qui ne révélait point à tout venant le secret de ses travaux d'intérieur.

Laurence reprit après un instant de silence :

—Puis-je demander au nom de qui vous faisiez cette démarche ?

—Oh ! je puis bien vous le confier, vous êtes si discrète ! C'était pour M. de Prévèlle.

—Est-ce lui qui vous avait chargée de. . . .

Les lèvres de madame du Valmoët tremblaient.

—Sans doute ! mais je lui avais fait espérer mieux au point de vue de la dot. Il n'a presque rien, ses livres lui rapportent plus d'honneur que d'argent, et un homme comme lui ne peut se marier dans des conditions si modestes.

—Mais s'il l'aime ? . . .

Laurence dit ce mot en essayant de sourire, mais il fallait être aussi peu observatrice que madame de Saint-Pierre pour n'en pas deviner l'angoisse, et aussi pour ne pas s'apercevoir de l'altération de ses traits.

—Oh ! l'aimer ! . . . Certes, il la trouve charmante ; mais à l'âge de M. de Prévèlle, on ne fait pas un mariage inconsidéré. Songez qu'il a quarante-cinq ans ! Je suis sûre qu'il y renoncera ; après tout, c'est un caprice. Anne est gentille, mais ce n'est pas une beauté, et elle est bien jeune pour lui. . . .

Elle parla longtemps encore sur ce ton, et madame du Valmoët se mit à désirer la fin de sa visite avec une sorte de fièvre. Enfin, elle resta seule, libre de s'abandonner au tumulte de ses pensées.

Une sorte de colère mêlée de désespoir agitait tout son être ; mais à l'âge qu'elle avait atteint, on ne renonce pas du premier coup et sans lutte à un sentiment qui non-seulement se révèle pour la première fois, mais encore qui ne doit pas avoir de lendemain. L'amour était pour madame du Valmoët comme le dernier rayon du soleil couchant. . . . Au matin de la vie, l'astre brillant peut se cacher derrière un nuage et reparaitre avec plus d'éclat ; mais vers le soir, ce sont les ténèbres qui remplacent le rayon disparu.

Elle essaya de se faire illusion, et de se figurer que madame de Saint-Pierre, avait exagéré : — et vraiment, c'était possible. Dans son désir de marier ceux qui l'approchaient, elle leur attribuait parfois un empressement qu'elle était seule à ressentir. M. de Prévèlle n'avait peut-être pas été le promoteur de cette démarche, il n'y avait peut-être accédé que par complaisance ou par lassitude. . . . Certes, il semblait s'intéresser à Anne ; mais elle pouvait n'être à ses yeux que livre charmant de la vingtième année, et à tout prendre, il avait pour madame du Valmoët au moins autant d'attentions. . . .

Le soir, Anne rentra, radieuse. L'ami chez qui elle avait dîné devait faire visiter le lendemain le château de Blois à une de ses parentes ; elle avait invité la jeune fille à les accompagner, et M. de Prévèlle avait promis également de se joindre à la petite société.

XIV

Le temps était superbe le lendemain matin, et madame du Valmoët déclara que son intention était de conduire sa belle-fille. Elle descendit, toute parée, pour voir sa vieille cousine, et elle n'avait jamais paru plus charmante, avec sa légère toilette de barège noir et son chapeau de paille orné de houblon.

—Vous sortez ? demanda aigrement madame Humbert.

—Anne désire aller au château, chère tante.

—Ne le connaît-elle pas ?

—Sans doute ; mais c'est une partie arrangée avec les d'Hautemard.

—C'est bon, partez, dit sèchement madame Humbert.

—Mais, ma tante, si vous avez besoin de moi, ou si vous désirez ma présence. . . .

—Non, non. . . . Vous m'aviez promis d'achever le *Dernier des Mohicans*, mais Catherine le fera à votre place. . . . Elle lit moins bien que vous, mais du moins le choix de mes livres ne l'ennuie pas.

—Oh ! chère tante, pouvez-vous croire ? . . . Vous êtes injuste. . . . Vous savez que je vous aime et que je suis prête à vous consacrer mes journées tout entières !

—Allez, allez, dit madame Humbert avec calme, je ne veux pas vous priver d'un plaisir. . . . Je n'en ai pas le droit ! ajouta-t-elle avec une certaine emphase.

Madame du Valmoët crut remarquer une expression de sarcasme au coin de ses lèvres, en même temps qu'une joie grossière animait visiblement les yeux de Catherine. Un instant, elle songea à rester ; mais la pensée de M. de Prévèlle l'emporta. Laisser Anne auprès de lui pendant toute une après-midi. . . . En ce moment, madame du Valmoët voulait plus que la fortune : elle poursuivait un rêve de bonheur.

On se réunit dans le petit square planté au pied du château. Anne avait déjà visité l'antique monument ; mais revoir avec M. de Prévèlle ce que l'on connaissait déjà, c'était éprouver des impressions complètement nouvelles. Il savait rendre intéressant chaque détail archéologique, et repeupler comme par magie ces salles désertes où passèrent jadis tant de célèbres personnages.

(La suite au prochain numéro.)

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composés les Pilules Purgatives de Noix Longues de Mc GILL, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.